UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01277065 7

Monnier, Henri Bonaventure
La famille improvisée

PQ
2366
M42F3

LA

FAMILLE IMPROVISÉE,

SCÈNES ÉPISODIQUES.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER
RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA FAMILLE

IMPROVISÉE,

SCÈNES ÉPISODIQUES,

PAR M. HENRY MONNIER,

REPRÉSENTÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 5 JUILLET 1831.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS.
J. N. BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS.

1831

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. HAMELIN, négociant retiré.	MM.	LEPEINTRÉ, j^e.
ALBERT, jeune peintre. . . .		
M. COQUEREL.		
M. PRUDHOMME.		HENRY MONNIER.
JACQUES ROUSSEAU. . . .		
LA MÈRE PITOU.		
ADOLPHE COQUEREL. . . .		HYPOLITE.
MADAME HAMELIN.	Mmes	GUILLEMIN.
EULALIE, sa fille.		ALEXANDRINE.
JEANNETON, servante. . . .		GEORGINA.

La scène se passe dans la propriété de M. Hamelin, à Ermenonville.

PQ
M-2-F3
LIBRARY
1 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

LA FAMILLE
IMPROVISÉE.

Le théâtre représente un salon, donnant sur un jardin; à gauche du spectateur, un cabinet au deuxième plan. Au premier plan une fenêtre, devant laquelle est une table. A droite au deuxième plan, l'entrée d'un autre cabinet.

SCENE PREMIERE.

HAMELIN, MADAME HAMELIN, EULALIE, JEANNETON, PARENS, INVITÉS.

CHOEUR.

AIR : *Pâques fleuries* (Fra Diavolo).

C'est jour de fête (*bis.*)
Pour les parens, pour les époux!
Arrivons tous :
C'est jour de fête;
Que l'on s'apprête
A fêter les nouveaux époux! (*bis.*)

MADAME HAMELIN.

Mesdames et chères voisines, embrassez mon Eulalie.
(*Les dames embrassent Eulalie.*)

HAMELIN.

Messieurs et amis, serrez la main à mon gendre futur. (*cherchant de tous côtés.*) Eh bien! où est-il donc, mon gendre futur?

JEANNETON.

Not'bourgeois, monsieur Adolphe est parti à ce matin, drès cinq heures.

MADAME HAMELIN.

Parti!

HAMELIN.

Etait-il seul?

JEANNETON.

Non, monsieur, il était avec son fusil.

HAMELIN.

Je parie qu'il sera allé à la chasse.

MADAME HAMELIN.

Aller à la chasse le propre jour de ses fiançailles!

EULALIE.

Mais, maman, monsieur Adolphe n'est pas si coupable... Vous savez bien que mon père lui avait caché que j'étais arrivée hier et qu'il voulait même le surprendre.

MADAME HAMELIN.

C'est égal, monsieur Hamelin, ça m'offusque.

HAMELIN.

Calmez-vous, bobonne. Oh! à propos, j'oubliais, nous avons aujourd'hui un nouveau convive, un artiste.

MADAME HAMELIN.

Un artiste! Monsieur Hamelin, vous ne saurez jamais garder votre dignité.

HAMELIN.

Ce monsieur me parut fort invitable, je l'invitai ; c'est un farceur; vous verrez qu'il nous amusera ; j'aime les farceurs, moi; vous savez, madame Hamelin, que je l'étais moi-même autrefois, et que nous jouions ici la comédie, témoin mon petit magasin de costumes. Mais, voyons, en attendant son retour, et l'arrivée de notre nouveau convive... si vous voulez, nous allons visiter mon parc. Messieurs et amis, offrez la main aux dames, s'il vous plaît.

CHŒUR.

C'est jour de fête (*bis.*)
Pour les parens, pour les époux!
Amusons-nous :
C'est jour de fête;
Que l'on s'apprête
A fêter les nouveaux époux! (*bis.*)

SCENE II.

EULALIE, JEANNETON.

JEANNETON.

Ah! çà, mam'zelle, j'suis p't'être un brin balourde, mais foi de Jeanneton, je ne vous comprends pas.

EULALIE.

Pourquoi donc?

JEANNETON.

Comment, hier soir en arrivant de Paris, vous pleuriez, vous vous désoliez, vous disiez que vous ne vouliez pas vous marier, que vous en aimiez un autre, un inconnu, et v'là qu'à c't'heure, ça n'est plus ça?

EULALIE.

Ecoute donc, ma petite Jeanneton, hier je n'avais pas vu celui que mes parens me destinaient, et tu sais bien que ce matin quand il est parti pour la chasse, tu me l'as montré à travers la persienne sans qu'il m'aperçût lui-même.

JEANNETON.

C'est ça, vous l'avez trouvé gentil, bien avenant, vot' cœur s'est envolé par la fenêtre, et le pauvre inconnu..... ni vu, ni connu... ce n'est pas bien, ça, mam'zelle.... Moi, quand je renvoie un amoureux, je lui donne huit jours.... On donne huit jours aux domestiques.

EULALIE, *regardant à la fenêtre.*

Mais je vois venir quelqu'un... là-bas, au bout de la grande allée.

JEANNETON.

C'est monsieur Adolphe, avec un autre monsieur.... Il faut le gronder ferme.

EULALIE.

Non, je ne veux pas le voir encore, j'ai mes raisons pour en agir ainsi... j'ai mes raisons. (*Elle sort par la droite.*)

SCENE III.

JEANNETON, *puis* ADOLPHE, ALBERT.

JEANNETON.

Elle a ses raisons? Si j'y comprends un mot, je veux que le loup me croque! (*regardant en dehors.*) Qu'est-ce que

c'est donc que ce monsieur qui est avec monsieur Adolphe? je ne le connais pas.

ADOLPHE, *à Albert qui est encore hors de vue.*

Viens donc, mon ami, je suis sûr qu'on t'attend, et que tu seras parfaitement reçu.

ALBERT.

Ecoute donc ; quand on se présente pour la première fois dans une maison, on ne peut se défendre d'un peu d'émotion.

ADOLPHE.

AIR : *Faisons la paix.*

Pas de frayeur! (*bis.*)
Rassure-toi, mon cher Pylade;
On te doit un accueil flatteur,
Présenté par un camarade:
Pas de frayeur, (*bis.*)
Allons, ami, pas de frayeur!

ALBERT.

Un peu de peur, (*bis.*)
Quand nous sommes entrés ensemble,
Malgré moi fit battre mon cœur;
Mais maintenant j'ai, ce me semble,
Un peu moins peur; (*bis.*)
Oui, je sens là que j'ai moins peur.

JEANNETON.

Monsieur est sans doute le farceur qu'on attend pour le dessert?

ALBERT, *étonné.*

Comment, le farceur?

ADOLPHE, *à Albert.*

Cette fille est une idiote.

JEANNETON.

Qui qu'il faut annoncer?

ALBERT.

Qui, qui, qui, qui... Annonce monsieur Albert.

JEANNETON.

Oui, monsieur le farceur; adieu, monsieur le farceur.

(*Elle sort.*)

ALBERT.

Elle y tient.

SCENE IV.

ALBERT, ADOLPHE.

ADOLPHE.

Ah! çà, mon cher Albert, me diras-tu par quel heureux hasard je te retrouve auprès d'Ermenonville, dans la maison du respectable M. Hamelin?

ALBERT.

J'étais venu faire quelques études de paysage à Morte-Fontaine; j'y rencontrai M. Hamelin chez un ami: le bonhomme m'invita, et j'acceptai. Mais toi qui es intallé ici, est-ce que tu serais amoureux de la fille de la maison? est-ce qu'on te la refuserait?

ADOLPHE.

Au contraire, on me l'accorde, et je ne l'aime pas. Figure-toi que je vins dans ce pays pour y faire une fin... un mariage. La famille Hamelin me reçut comme beaucoup d'autres, et l'on me parlait souvent d'une demoiselle Eulalie, élevée loin d'ici, je ne sais où, qui a dix-huit ans; ma foi, je la demandai en mariage sans la connaître: ma demande fut agréée, et tandis qu'on se préparait à la rappeler dans sa famille, moi je partis pour Paris, afin de consulter mon père.

ALBERT.

Mais jusque-là je ne vois rien de bien désespérant.

ADOLPHE.

Malheureusement ce n'est pas tout... Ne voilà-t-il pas que je m'avise de devenir amoureux à Paris!

ALBERT.

Amoureux!

ADOLPHE.

Parole d'honneur! mais très sérieusement... une jeune inconnue dans un pensionnat dont le jardin était sous mes fenêtres. (*Albert rit.*) Tu riras tant que tu voudras; mais si tu voyais cet air de candeur, d'innocence, elle est charmante, d'autant plus charmante que je crois qu'elle m'aime.

ALBERT.

Eh bien! te voilà bien disposé pour épouser mademoiselle Hamelin.

ADOLPHE.

Comment faire? Il a bien fallu revenir, à moins de pas-

ser pour un homme sans usage; mais plus le moment approche, et plus mon embarras augmente.

ALBERT.

Dis à ton père de refuser son consentement.

ADOLPHE.

Bah! tous l'ont déjà donné leur consentement; car toute ma famille va arriver ici... Si c'étaient seulement des parens comme on en voit tant... mais j'ai le malheur d'avoir la famille la plus respectable de Paris.

ALBERT.

C'est vrai... D'abord M. Coquerel ton père, ancien notaire; M. Prudhomme, membre de l'Institut; M. Rousseau, agronome distingué, et madame Pitou, l'ancienne gouvernante de la famille, brave et honnête femme, qui sous prétexte qu'elle demeurait au Marais, nous faisait toujours de la morale.

ADOLPHE.

Toi qui es l'homme aux expédiens, trouve-moi donc un moyen de sortir de là.

ALBERT.

Nous verrons, je ne dis pas non; silence, on vient; nous en causerons au dessert.

SCENE V.

LES MÊMES, HAMELIN.

HAMELIN, *arrivant avec empressement.*

On ne m'a pas trompé, c'est lui, c'est mon cher hôte.

ALBERT, *saluant.*

Monsieur...

HAMELIN, *à part.*

Comme il salue bien! (*imitant le salut d'Albert.*) Monsieur, je devrais vous adresser les choses les plus spirituelles... mais j'en ai perdu l'habitude... que voulez-vous? un homme retiré des affaires...

ALBERT.

Ne vous gênez pas.

HAMELIN, *lui frappant sur l'épaule, en riant.*

Ne vous gênez pas!... ah! ah! c'est très drôle... ne vous gênez pas!... ah! farceur!

ALBERT, *à Adolphe.*

Et lui aussi! il paraît que c'est un parti pris dans la maison.

PLUSIEURS VOIX, *en dehors.*

Où est-il? où est-il?

ALBERT.

Qu'est-ce que c'est donc que ça?

HAMELIN.

C'est toute ma société qui brûle du désir de vous voir.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME HAMELIN, JEANNETON, PARENS ET INVITÉS.

CHŒUR.

AIR : *Sonnez, sonnez, sonnez, cors et musettes!*

Honneur, honneur à ce nouveau convive!
Honneur, honneur, honneur à son talent!
C'est le plaisir qui nous arrive;
Recevez notre compliment.

(*Albert répond aux saluts.*)

ADOLPHE, *à Albert.*

Je t'avais bien dit que tu serais parfaitement accueilli.

HAMELIN.

Vous voyez que je reçois chez moi une société assez cossue: voici d'abord madame Hamelin mon épouse; nous sommes mariés depuis la révolution.

ALBERT.

De juillet?

HAMELIN, *bas.*

Oui... 89... Elle a été long-temps jeune, et vous voyez qu'elle fait encore très bien la révérence pour son âge... Ces deux dames là-bas vous représentent ma tante et ma belle-sœur; la plus jolie, celle qui me ressemble, est ma belle-sœur... Ce monsieur qui est à sa gauche est un gros marchand de jouets d'enfans, homme plein d'esprit, mais pas farceur... L'autre, le maigre, est un préposé aux pompes funèbres... très amusant quand il n'est pas en fonctions.

ALBERT, *à Adolphe.*

Ah! çà, dis donc, est-ce qu'il se croit au salon de Curtius? donne-lui donc une baguette.

HAMELIN.

Maintenant, mon cher hôte, il s'agit pour vous de bien amuser tout ce monde-là.

ALBERT.

Comment?

HAMELIN.

Oui, oui, je m'entends. (*Il dit un mot à l'oreille de Jeanneton qui sort.*) J'ai fait espérer à ces messieurs et à ces dames qu'avant le dîner vous nous régaleriez d'un petit échantillon de votre savoir-faire. (*à Jeanneton qui apporte une petite table sur laquelle il y a une gibecière et des gobelets.*) J'ai tout prévu, voilà tout ce qu'il vous faut, la table, les gobelets et même le sac à la malice.

ALBERT, *avec dignité.*

Ah! çà, pour qui me prend-on ici?

MADAME HAMELIN.

Monsieur Hamelin nous aurait-il trompés?... Il nous a assurés que vous saviez escamoter, faire des tours de cartes, et que vous étiez même un peu ventriloque.

ALBERT.

Assez! assez! de grace!... Vous m'avez pris, je le vois, pour un plaisant de profession; j'avoue que dans les arts, entre nous et en petit comité, nous nous délassons quelquefois par l'imitation d'un ridicule, nous nous vengeons d'un monde souvent ingrat par la charge et la caricature... mais se faire volontairement le bouffon, le paillasse du premier venu, poser à table comme un supplément au dessert, et quêter, en se dégradant, les suffrages d'un amphytrion, c'est méconnaître la noblesse, la dignité de sa profession, et déshonorer le caractère du véritable artiste.

AIR *de la Galoppe.*

Frondeur,
Observateur,
Moins gai que triste,
C'est l'artiste;
Respectez ses pinceaux,
Car ils savent frapper les sots.

Son empire est puissant:
C'est la caricature,
Qu'il jette, en se riant,
Au peuple intelligent.
Qu'on soit nain ou géant,
Il peint d'après nature;

Tremble, riche intrigant,
Car il fait ressembiant.
Frondeur,
Observateur,
Moins gai que triste,
C'est l'artiste ;
Respectez ses pinceaux,
Car ils savent frapper les sots.

Son cœur est ulcéré
Et son courroux s'enflamme,
S'il voit le sot titré,
Le mérite ignoré;
Mais si son cœur aimant
Peut rencontrer une âme,
Qui, dans son noble élan,
S'exalte et le comprend :
Alors, plus généreux,
Plus joyeux
Que triste,
L'artiste
Jette là ses pinceaux,
Et laisse respirer les sots.

Avec intention, et se rapprochant d'Hamelin.)

Mais si quelque ignorant
A ses dépens veut rire,
Ou d'un mot insultant
Veut flétrir son talent,
Malheur à l'imprudent!
L'artiste se retire ;
Mais, avec un sourire,
Il répète en sortant :
Frondeur,
Observateur,
Moins gai que triste,
C'est l'artiste;
Respectez ses pinceaux,
Car ils savent frapper les sots.

(Il sort par le fond.)

SCENE VII.

ADOLPHE, HAMELIN, MADAME HAMELIN, CHOEURS.

MADAME HAMELIN.

Il n'est pas très commode votre artiste, monsieur Hamelin.

ADOLPHE.

J'avoue qu'il est un peu...

HAMELIN, *piqué.*

Il l'est même beaucoup, monsieur...

ADOLPHE.

Cependant je vous prie de croire que c'est un garçon qui a...

HAMELIN.

Je n'en doute pas... aussi je suis peiné... Mes chers voisins, je suis désolé de ce qui nous arrive, je comptais sur ce farceur... N'importe! je tâcherai de le remplacer; je serai le plus drôle que je pourrai; que diable voulez-vous? c'est à en perdre la tête... En attendant, veuillez passer dans le jardin, il y a des rafraîchissemens de toute nature pour les dames... Seulement, défiez-vous de la balançoire, parce qu'elle n'est pas solide, madame Hamelin y a été prise l'autre jour. (*La société se retire.*)

CHOEUR.

C'est jour de fête, etc.

SCENE VIII.

ADOLPHE, HAMELIN, MADAME HAMELIN.

HAMELIN.

Certainement j'aime beaucoup les artistes, moi...Quand on est riche, il faut protéger les arts, mais il faut que les arts soient honnêtes avec moi comme je le suis avec eux; j'ai mis à toutes mes lithographies des cadres superbes que j'ai reçus en paiement.

MADAME HAMELIN.

Je vous conseille de parler de vos tableaux et de vos statues; des choses affreuses qu'on ne peut pas regarder sans rougir... Aussi, comme nous avons du monde, et que

je tiens à ma réputation, j'ai fait mettre un manteau écossais à votre Vénus en plâtre, et votre vieux carrick à la statue d'Hercule.

HAMELIN.

Ma femme, vous êtes une Vandale; vous n'avez pas le sentiment du beau.

MADAME HAMELIN

Taisez-vous, monsieur, vous êtes un gros indécent.

HAMELIN.

Amateur, amateur, voilà tout... Enfin c'est égal, j'espère que nous nous amuserons bien malgré ça; c'est dommage, mon cher Adolphe, que vos parens aient choisi le jour d'aujourd'hui pour visiter mes domaines.

MADAME HAMELIN.

En attendant, comme je présume que monsieur Adolphe n'a plus envie d'aller à la chasse, il serait convenable, je pense, de le présenter à sa future.

ADOLPHE, *à part.*

Allons, je ne l'échapperai pas... Et Albert qui m'abandonne!

HAMELIN.

C'est juste, il faut faire la présentation.

ADOLPHE.

Mais mademoiselle Eulalie est peut-être occupée du soin de sa parure... et je craindrais de la déranger, de lui déplaire.

MADAME HAMELIN, *sèchement.*

On dirait plutôt, monsieur, que vous craignez de lui plaire.

ADOLPHE.

Ah! madame, pouvez-vous penser... je suis prêt à vous suivre. (*à part.*) Si je sais ce que je lui dirai, par exemple...

MADAME HAMELIN.

Monsieur Adolphe, donnez-moi la main.. Monsieur Hamelin, suivez-nous. (*Ils remontent la scène pour sortir, lorsque Jeanneton paraît.*)

SCENE IX.

LES MÊMES, JEANNETON.

JEANNETON.

Monsieur... madame...

MADAME HAMELIN.

Eh bien! quoi?... qu'arrive-t-il?

JEANNETON.

Il arrive un petit vieux qui vient de Paris... Il est là, il dit qu'il s'appelle monsieur Coq... Coq... Coq...

HAMELIN.

Ah! çà, vas-tu continuer ce travail-là long-temps?

JEANNETON.

Attendez donc!... Cocasse... Coquet... Non, ce n'est pas encore ça.

ADOLPHE.

Coquerel, peut-être?

JEANNETON.

Oui, Coquerel.

HAMELIN.

Le père d'Adolphe.

ADOLPHE.

Mon père! déjà? je suis perdu.

SCENE X.

LES MÊMES, COQUEREL.

ADOLPHE, *à part.*

C'est Albert! quel est son projet?

COQUEREL, *saluant.*

Monsieur et madame, enchanté de faire votre connaissance... Eh bien! Adolphe, tu ne présentes pas ton respect à l'auteur de tes jours?

ADOLPHE, *s'inclinant.*

Mon père...

COQUEREL.

Monsieur Hamelin, je viens chez vous sans façon; on dit que vous avez bonne table... et que vous recevez parfaitement vos convives.

HAMELIN.

Monsieur, le père de M. Adolphe doit être bien reçu partout...

COQUEREL.

Vous habitez un pays délicieux, c'est pour moi la vallée des souvenirs; c'est ici que j'ai connu la petite Brillant.

MADAME HAMELIN.

La petite Brillant!...

COQUEREL.

Une jeune actrice de la Comédie-Française; je fus dix-huit mois son amant avoué...

MADAME HAMELIN.

L'amant d'une actrice?...

COQUEREL.

Après avoir quitté ma femme.

MADAME HAMELIN.

Quitté votre femme!...

COQUEREL.

Oui, elle trouvait mauvais que je cumulasse deux affections... Cette petite Brillant vivait alors avec un... La Trémouille, qui dissipa avec elle une fort belle fortune... tenez, c'est d'elle que me vient ce camée.

MADAME HAMELIN.

Monsieur, vous nous faites un aveu un peu leste.

COQUEREL.

Vous m'étonnez.

AIR *de Mariamne.*

Je ne vois dans le mariage
Qu'un contrat de tranquillité;
A l'hymen j'applique l'adage :
Ordre public et liberté.
Tant qu'une épouse
N'est pas jalouse,
Oh! rien n'est mieux :
Restons unis tous deux;
Mais si cet ange
En diable change,
Alors je suis
Pour la paix à tout prix.
C'est tout naturel, ce me semble,
Puisqu'on n'est plus d'accord sur rien,
On se quitte : c'est le moyen
De vivre bien ensemble.

ADOLPHE.

Mais, mon père!...

COQUEREL.

Mon fils, vous savez les conseils que je vous ai toujours donnés, votre mère m'ennuyait souverainement, je la lâchai...

HAMELIN.

Vous la lâchâtes ?

COQUEREL.

Je la lâchai... c'est le mot... il est peut-être trivial... mais il est vrai... J'ai souvent dit à mon fils, tu es exposé à te marier un jour... dès que ta femme t'ennuiera, tu sais ce qu'a fait ton père.

MADAME HAMELIN, *furieuse.*

Mais c'est affreux de donner de pareils conseils à un jeune homme...

COQUEREL.

Vous m'étonnez... du temps de la régence, on n'en faisait pas d'autres;... il y eut un duc de Nivernais, homme d'esprit et de sens, qui lâcha sa femme pour une cause encore plus légère...

MADAME HAMELIN.

Oui, on avait de belles mœurs dans ce temps-là!

COQUEREL.

On vivait bien... on sacrifiait tout aux plaisirs... Un jour, j'étais chez Sophie Arnould... (je fus aussi son amant en titre.)

MADAME HAMELIN.

Ah!

COQUEREL.

C'est d'elle que je tiens cette topase. Elle m'en fit cadeau pour un bon mot... Un soir, au sortir de la Comédie Italienne, il y avait cercle chez Sophie : j'étais dans son salon, sur un sopha. Elle me dit : prenez une bergère... Je la regardai en répétant le mot bergère... je lui dis laquelle faut-il prendre ?... le mot lui plut infiniment, et de ce jour data notre liaison... Il était assez original de joner sur le mot, à cette époque... C'était M. de Bièvre, le marquis de Bièvre, feu M. le marquis de Bièvre qui avait ressuscité ce genre de plaisanterie.

HAMELIN.

Oui les coqs à l'âne, ce genre d'esprit m'a toujours paru fort bête et fort ennuyeux.

COQUEREL.

Vous m'étonnez... J'étais alors dans la belle période de

ma vie, les dents fort bien, l'œil à fleur de tête, très blanc sous le linge, je tenais de l'Hercule et de l'Endymion.... on le disait, du moins; la Duthé s'en aperçut... je vous parle de la Duthé... J'avais alors vingt mille livres de rentes; nous vivions comme si nous en avions eu quatre cent mille; nous mangeâmes le capital en un an... quand je fus entièrement plumé, elle me dit avec ce ton enjoué qui lui allait si bien : mon ami, il faut cesser de nous voir; je compris le motif et je me retirai. Je dois dire à sa louange, quelle ajouta, les larmes aux yeux : mon ami, nous ne nous séparerons pas que vous emportiez une légère marque de mon attachement; je lui avais donné des diamans pour plus de quatre-vingt mille livres.

HAMELIN.

Et elle vous les rendit ?

COQUEREL.

Non, elle me passa au doigt cette petite bague en cheveux qui pour moi est sans prix... Ça vaut un petit écu : si madame Hamelin le permet, je compte l'offrir à ma bru.

MADAME HAMELIN, *scandalisée.*

Monsieur, ma fille ne porte pas de ces sortes de joyaux, elle a été élevée dans des principes de vertu...

COQUEREL.

Vous m'étonnez.

HAMELIN.

Alors vous êtes ruiné ?

COQUEREL.

Pas tout-à-fait, il me reste quinze cents livres de rente viagère... et j'ai des goûts dispendieux.

HAMELIN.

Cependant à votre âge...

COQUEREL.

Le cœur ne vieillit pas... Il me faut absolument du café, deux fois par jour, du rhum, du Cognac, c'est étonnant ce que je consomme de Cognac à mon âge; il me faut aussi de temps à autre la petite partie fine, et vous pensez bien que ce n'est pas avec quinze cents francs par an que je puis... Dame, je fais quelques petites dettes, j'en suis bien fâché; si j'avais de l'argent, je paierais; n'en ayant pas il faut que chacun s'y prête un peu: aussi, quand mon fils sera marié et qu'il jouira de la fortune de sa mère, à laquelle, malheureusement, je n'ai pas pu toucher, j'espère bien m'établir chez lui... et chez vous aussi, monsieur Hamelin.

MADAME HAMELIN.

Mais, monsieur Adolphe, voilà un père effrayant... un Diogène... un cynique...

COQUEREL.

Je n'ai pris ce matin que ma tasse de café... Ne pourriez-vous me faire servir à déjeuner?

MADAME HAMELIN, *à son mari.*

Allons, il est sans gêne.

HAMELIN, *froidement.*

Monsieur Adolphe, conduisez votre père dans ce cabinet.

MADAME HAMELIN.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Ah! c'est un homme épouvantable!
Il est sans mœurs et sans raison;
C'est un vieillard abominable :
Il souillerait notre maison.

ADOLPHE, *à part à Albert.*

Mais vois donc quelle est leur furie.

COQUEREL.

Va, laisse-les crier haro!
De ma grotesque galerie
Ils n'ont encor qu'un numéro,
La suite au prochain numéro.

MADAME HAMELIN.

Ah! c'est un homme épouvantable, etc.

ADOLPHE, *à Albert en riant.*

Ils te trouvent épouvantable;
Peut-être ont-ils quelque raison.
Va, sors, vieillard abominable,
Tu scandalises la maison.

COQUEREL.

Ils me trouvent abominable;
Peut-être ont-ils quelque raison;
Ma confession est blamable
Et leur paraît hors de saison.

HAMELIN.

Ah! c'est un vieillard impayable;
Et, dans son arrière-saison,
Il est encore assez aimable,
Il distrairait notre maison.

SCENE XI.

HAMELIN, MADAME HAMELIN.

HAMELIN.

Eh bien! ma chère amie, que pensez-vous de monsieur Coquerel?

MADAME HAMELIN.

Ah! fi donc!

HAMELIN.

Fi donc?... fi donc ne veut rien dire, je trouve cet homme... original, moi. (*Il rit.*)

MADAME HAMELIN.

Original? vous êtes modeste. Je trouve que monsieur Coquerel est un vieux indigne.

HAMELIN.

Comment ça?

MADAME HAMELIN.

Il sort des bornes.

HAMELIN.

Comment ça?

MADAME HAMELIN.

Il sort des bornes... la bienséance des bornes... et il en sort... Qu'avais-je besoin de connaître ses fredaines, ses amours avec mademoiselle... je ne sais plus le nom?

HAMELIN.

J'avoue que ce vieillard nous a fait une confession un peu franche; il paraît que c'était un plaisant.

MADAME HAMELIN.

Ce qu'il nous a dit me suffit pour apprécier sa moralité; cet homme s'est livré à toutes sortes d'écarts... vous n'avez donc pas entendu? Il a élevé son fils dans ses principes.

HAMELIN.

C'est drôle! je ne me suis pas aperçu que ce jeune homme... Mais, silence! voici Eulalie avec Jeanneton... ne parlons plus de cela.

MADAME HAMELIN, *à part.*

Ah! je suis indignée! cet homme m'a crispée.

SCENE XII.

LES MÊMES, EULALIE, JEANNETON.

EULALIE.

Qu'as-tu donc, maman? tu as l'air tout fâché.

MADAME HAMELIN.

Oh! rien, rien, nous parlions de toi, de ton prochain mariage...

EULALIE.

Qu'en disiez-vous? D'abord, écoute, si tu veux ajourner cela, je ne demande pas mieux. Ce monsieur Adolphe, on le dit fort aimable; mais jusqu'à présent, je ne le connais pas.

HAMELIN.

Ma fille, nous n'avons rien promis encore... avant de nous engager, nous avons voulu juger par nous-mêmes si la famille du jeune homme... Tu penses bien que je ne suis pas de ces pères à qui on dit: Voici! et qui répondent: Voilà! non, non, ce serait un peu trop bête... Le père d'Adolphe est déjà ici, je l'ai examiné.

EULALIE.

Eh bien!

HAMELIN.

C'est un petit maigre; il a un topase, il a un camée.

MADAME HAMELIN.

Mais nous reparlerons de ça; viens avec moi, Eulalie, il faut que tu songes à terminer ta toilette.

AIR: *Vaudeville du Bal d'ouvriers.*

Te voilà promise,
Ma fille, montre du goût;
Soigne un peu ta mise,
La mise fait tout.

EULALIE.

Sans être coquette,
Je puis mettre ici
Une collerette
De simple organdi,

JEANNETON, *à part.*

L'fichu n'a pas d'grâce;

Et, j'le dis tout bas,
Je crois qu'à sa place,
Moi, j'n'en mettrais pas.

ENSEMBLE.

MONSIEUR ET MADAME HAMELIN.

Te voilà promise, etc.

EULALIE.

Me voilà promise;
Pourquoi donc montrer du goût?
On me tyrannise,
Et je suis à bout.

JEANNETON.

Si j'étais promise,
Et que ça ne fût pas d'mon goût,
J'dirais: pas d'église;
L'bonheur avant tout.

(*Monsieur et madame Hamelin et Eulalie sortent.*)

SCENE XIII.

JEANNETON, *seule.*

Est-elle vexée?... ne l'est-elle pas?... décidément je crois qu'elle l'est. Avoir vu à Paris un jeune homme qui a tout ce qu'on peut trouver de très bien pour plaire... Et puis venir ici... Ciel de Dieu!... si ça m'arrivait, je ferais un malheur. (*Elle remonte la scène et regarde dans le jardin.*) Qu'est-ce que c'est que celui-là qui est baissé sur le plant de tulipes? Ah! mon Dieu! il ravage tout. (*Elle crie.*) Monsieur! monsieur! cueillez donc pas! cueillez donc pas! Miséricorde! il a tout arraché. Ah bien! madame va t'être contente.

SCENE XIV.

JEANNETON, PRUDHOMME.

PRUDHOMME, *chargé de roses et de tulipes.*

(*Il chante.*)

Il faut de fleurs, il faut de fleurs semer la vie.

JEANNETON.

Que demandez-vous, monsieur?

PRUDHOMME.

Je demande deux beaux yeux et je les ai trouvés.

(*Il pose les fleurs sur la table.*)

JEANNETON.

Dame, monsieur, les jeunesses d'Ermenonville sont en réputation pour ça.

PRUDHOMME.

Vous êtes d'Ermenonville? (*ôtant son chapeau.*) Honneur à l'illustre auteur de Télémaque et autres ouvrages non moins remarquables, qui y est inhumé! Honneur au grand Jean-Jacques Rousseau!

JEANNETON, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc?

PRUDHOMME.

Puisse M. le préfet de police lui restituer son nom qu'on a indignement dénaturé en celui de Plâtrière!

JEANNETON, *à part.*

Est-il drôle? il a l'air de prêcher!

PRUDHOMME.

Elle est, ma foi, très bien, cette... Dites-moi donc, il me vient une idée bouffonne....

JEANNETON.

Quoi donc?

PRUDHOMME.

AIR *du Vaudeville de la Somnambule.*

Oui, ton joli minois m'engage
A m'ouvrir à toi sans détour;
Et je voudrais sur ton visage
Cueillir un doux baiser d'amour.
Eh bien! pourquoi faire la moue?
Petite, en honneur, tu me plais!

JEANNETON, *avec un geste menaçant.*

V'nez donc cueillir des baisers sur ma joue;
Moi, sur la vôt' je plant'rai des soufflets.

PRUDHOMME.

Ah! ah! je suis curieux de savoir... allons... allons.

(*Il la prend dans ses bras.*)

JEANNETON, *se débattant.*

Voulez-vous bien, voulez-vous bien me laisser tranquille .. vous n'êtes qu'un gros malhonnête... Ah ben! par exemple!... Au secours! à moi!

(Elle lui donne un soufflet; lorsqu'Hamelin entre, elle sort.)

SCENE XV.

PRUDHOMME, HAMELIN.

HAMELIN, *accourant.*

Qu'est-ce donc, bon dieu! qu'y a-t-il?

PRUDHOMME, *tranquillement se tournant vers Hamelin.*

Monsieur, je vous présente mes civilités, Joseph Prudhomme, professeur d'écritures, élève de Brard et de Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux, et qui pour le moment plaisantait avec la bonne.

HAMELIN.

Monsieur!

PRUDHOMME.

Est-ce à l'estimable monsieur Hamelin que j'ai l'avantage de parler?

HAMELIN.

A lui-même, monsieur.

PRUDHOMME.

Joseph Prudhomme, professeur d'écritures, élève de Brard et de...

HAMELIN.

J'ai entendu... Pourrais-je savoir, monsieur, ce qui me procure l'insigne honneur d'une visite?

PRUDHOMME.

Je suis oncle du jeune Coquerel, votre gendre futur, et beau-frère du vieux Coquerel père dudit.

HAMELIN.

Enchanté, monsieur. (*à part.*) En voilà encore un qui a un drôle d'air... Il y a déjà ici quelqu'un de votre connaissance, votre beau-frère.

PRUDHOMME.

Coquerel est ici!

HAMELIN.

Depuis quelques instans... C'est un original.

PRUDHOMME.

Plus qu'original, je le soupçonne imbécile.

HAMELIN.

Vraiment?

PRUDHOMME.

Nous ne cadrâmes jamais... C'est un homme parfaitement incapable, et son fils!...Ah!

HAMELIN.

Pas possible!

PRUDHOMME.

Il a hérité de tous les défauts paternels.

HAMELIN.

Il est fâcheux quelquefois de voir les fils hériter des pères.

PRUDHOMME.

Ah! ne parlons pas politique.

HAMELIN, *étonné et à part.*

Politique?

PRUDHOMME.

Je suis d'un caractère léger et facétieux, j'aime rire, mais je ne plaisante jamais avec les matières publiques, je suis entièrement dévoué à l'ordre de choses... Vive à jamais l'ordre de choses... Vive tout ce qui contribue à notre bonheur! Vivent les autorités constituées, vive à jamais la garde municipale et son auguste famille!

HAMELIN.

Mais du tout. Je vous disais qu'il était fâcheux quelquefois de voir les enfans hériter des défauts des pères. P.... è.... r.... e.... s.

PRUDHOMME.

Ah! ah! *pater patris, pater patris...*

HAMELIN, *criant en même temps.*

P.... è.... r.... e.... s.

PRUDHOMME.

Mais j'aperçois une personne du sexe.... Est-ce la vôtre?

HAMELIN.

C'est elle-même.

PRUDHOMME, *saluant.*

Madame, je dépose mon hommage.

SCENE XVI.

LES MÊMES, MADAME HAMELIN.

HAMELIN, *présentant Albert à sa femme.*

Monsieur est l'oncle d'Adolphe.

PRUDHOMME.

Joseph Prudhomme, professeur d'écritures, élève de Brard et de Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux.

MADAME HAMELIN.

Enchantée, monsieur. (*à part.*) En voilà un au moins qui se présente...

PRUDHOMME.

J'aurais eu trois jours plus tôt l'agrément de me trouver en ces lieux, sans une circonstance judiciaire... j'étais jury.

HAMELIN.

Juré!

PRUDHOMME.

Jury!

HAMELIN.

Juré!

PRUDHOMME.

Jury! puisque j'en faisais partie.

HAMELIN.

C'est juste.

PRUDHOMME.

Et dans une affaire, ma foi, fort bizarre, fort divertissante et qui fut plaidée à huis-clos.

HAMELIN.

Ah! ah!... Je n'ai jamais entendu plaider à huis-clos.

PRUDHOMME.

Vous perdîtes... Il y avait trois accusés mâles... et une partie plaignante femelle... Voici le fait... si pourtant madame le permet... Vers la fin d'octobre dernier, trois jeunes hommes, ou pour mieux dire trois amis, se promenaient bras dessus, bras dessous, sur la route de Clignancourt, derrière Montmartre; c'était le fils d'un pair de France, un clerc de notaire, et un troisième jeune homme, appartenant à une famille peu aisée du département du Puy-de-

Dôme (l'ancienne Auvergne), et exerçant à Paris la profession de marchand de peaux de lapin.

HAMELIN.

Ah! voilà un singulier assemblage!

PRUDHOMME.

Pourquoi donc cela? Tous les mortels sont égaux; je ne connais de distinction véritable que la différence qui peut exister entre eux; je pourrais vous citer à cet égard-là le mot célèbre du fameux... Eh! parbleu! comment l'appelez-vous? un homme très connu.... on vend son portrait dans les rues.

HAMELIN.

Si vous me disiez le mot, je pourrais peut-être vous aider.

PRUDHOMME.

Je le crois bien, mais c'est le mot qui me manque.

MADAME HAMELIN, *bas à son mari.*

Je crois qu'il a quelque chose de dérangé dans les idées.

HAMELIN, *de même.*

Ne dis rien, ne dis rien; il me fait l'effet d'avoir un coup de marteau.

PRUDHOMME.

J'y suis; le mot est de Montesquieu.

HAMELIN.

Montesquieu!

PRUDHOMME.

Montesquieu!... qui tenait des bains... (*après un mouvement de réflexion*) A moins qu'il ne soit de feu Dozainville, autrefois artiste au théâtre Feydeau, et qui demeurait sur mon propre carré... Je dis : propre, le dimanche, car, en semaine, il y avait dans la maison une dame fort âgée... (à peu près de l'âge de madame) qui avait la malheureuse faiblesse des animaux: cette respectable dame avait trois chiens, et il semblait que ces diables de quadrupèdes se fissent un malin plaisir de choisir toujours mon palier... Feu Dozainville s'en plaignait beaucoup aussi, lui qui rentrait toujours fort tard et sans lumière. Nous nous débarrassâmes de ces animaux malfaisans, à l'aide d'une composition non moins malfaisante... La mauvaise humeur rend atroce; moi qui ne tuerais pas une puce, hors le cas de légitime défense.

HAMELIN, *à sa femme.*

Mais il nous parle de trente mille choses à la fois. (*haut.*) Vous aviez commencé à nous raconter...

PRUDHOMME.

Ah! pardon! pardon! j'avais perdu le fil... Ces trois amis, savoir : le clerc de notaire, le jeune pair de France et le marchand de peaux de lapin, virent venir de loin la veuve Tirouffet, personne très respectable par l'austérité de ses mœurs; mais pour le moment, elle était éprise de boisson; elle battait, à proprement parler, les murailles, cette même veuve Tirouffet! Je n'aime point qu'une personne du sexe donne dans ce travers... Madame Prudhomme, mon épouse, tante de votre futur gendre, tombe parfois dans cet inconvénient social.

MADAME HAMELIN, *à son mari.*

Ah! ciel! sa femme boit... Mais c'est une famille de réprouvés!

PRUDHOMME.

Je lui en ai fait maints reproches. Je reviens à la plaignante, c'est une grosse femme entre séxa et septua... génaire, et que j'estime, à vol d'oiseau, pouvoir peser de 240 à 280.

HAMELIN.

C'est un bel embonpoint.

PRUDHOMME.

J'aime les femmes un peu... (*d'un air galant à madame Hamelin.*) J'en connais de moins grasses qui n'en sont pas moins aimables.

MADAME HAMELIN, *à part.*

Cet homme est ennuyeux à mourir.

PRUDHOMME.

C'était un garçon de talent.

HAMELIN.

Qui?

PRUDHOMME.

Feu Dozainville.

HAMELIN.

Je ne vous dis pas non. Mais permettez, mon cher ami, voilà un bon quart d'heure que je fais des efforts inouis pour suivre le fil de vos idées, je m'y perds complètement; vous me parlez de Dozainville...

PRUDHOMME.

Je vous parle de Dozainville.

HAMELIN.

Voulez-vous parler de Dozainville? parlons de Dozainville.

PRUDHOMME, *après un moment de réflexion.*

Ces trois jeunes gens, c'est-à-dire le clerc de notaire, le jeune pair de France et le marchand de peaux de lapin...

HAMELIN.

Allons!

PRUDHOMME.

Nous les acquittâmes à l'unanimité.

HAMELIN.

Je ne sais pas ce qu'ils avaient fait.

PRUDHOMME.

Je viens de vous le raconter.

HAMELIN.

Vous ne m'en avez pas dit un mot.

PRUDHOMME.

Voilà qui est bien particulier. Ah! monsieur Hamelin, c'était un spectacle réellement touchant que celui de ces trois jeunes gens rendus à la liberté; et tous leurs amis qui étaient là... On se prenait la main, on se prenait la tête; les clercs de notaire embrassaient les pairs de France; les pairs de France embrassaient les marchands de peaux de lapins... C'était joli, joli...

HAMELIN.

Ce tableau est quelque peu grotesque.

PRUDHOMME.

Mais non, non, non!

HAMELIN.

Si, si, si.

PRUDHOMME.

Non, non, non, ma foi! J'aime cette fusion entre des classes si bien faites pour s'apprécier et s'estimer. Que diable! un marchand de peaux de lapin qui a du talent peut devenir pair de France, et le fils d'un pair de France peut être appelé à faire un délicieux marchand de peaux de lapin... C'est ce que je disais parfois à mon ami... Causâtes-vous quelquefois avec lui, madame Hamelin?

MADAME HAMELIN.

Avec qui?

PRUDHOMME.

Avec feu Dozainville.

HAMELIN, *à part.*

Allons! Dozainville, à présent!

MADAME HAMELIN.

Non, monsieur.

PRUDHOMME.

Vous ne le vîtes jamais dans l'emploi des Chasseurs et la Laitière?

MADAME HAMELIN.

Non, monsieur.

PRUDHOMME, *s'éloignant en prenant une prise.*

Vous perdîtes.

MADAME HAMELIN, *bas à son mari.*

Monsieur Hamelin, faites retirer cet homme; il m'agace les nerfs avec ses questions saugrenues; je n'ai jamais vu un pareil bavard.

HAMELIN.

Mon cher Prudhomme! ma femme me dit que vous avez peut-être besoin de prendre quelque chose?

PRUDHOMME.

J'accepterais volontiers une aile... de ce que vous voudrez, ou une tranche... de n'importe quoi... avec de la gelée. Feu Bozainville avait une cuisinière qui excellait dans ce genre de préparation : je me rappelle qu'un jour nous dînions ensemble (c'était avant son décès)...

HAMELIN.

Permettez, Prudhomme; M. Coquerel sera peut-être flatté de déjeuner avec vous, je vais vous conduire près de lui; il est là.

PRUDHOMME.

Je ne souffrirai point que vous vous dérangiez. Je veux le surprendre. Monsieur et madame! enchanté d'avoir fait votre connaissance. Je dépose mon hommage : Joseph Prudhomme, professeur d'écritures, élève de Brard et de Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux. (*Il salue profondement et entre dans le cabinet à gauche.*)

SCENE XVII.

HAMELIN, MADAME HAMELIN.

MADAME HAMELIN.

Eh bien! en avez-vous assez entendu? connaissez-vous rien au monde de plus bavard, de plus impertinent que ce Prudhomme?

HAMELIN.

Je le trouve léger.

MADAME HAMELIN.

Vous me feriez sauter au plancher avec votre patience. Elle est jolie la famille d'Adolphe, et il paraît que tous ces braves gens viennent s'établir ici comme dans une auberge; c'est flatteur pour une maîtresse de maison!

HAMELIN.

Je suis vexé de tout ça

MADAME HAMELIN.

Eh quoi!... mais vous, vous ne voyez que le présent; vous êtes heureux!

AIR *de Masaniello.*

Si cette famille est nombreuse,
Ils vont arriver par troupeaux.
N'est-ce pas une chose affreuse?
Loger de pareils animaux!
Du grenier jusqu'à l'écurie,
Ma maison devient un bivouac.
Ou bien une ménagerie
Dont vous devenez le cornac.

SCENE XVIII.

LES MÊMES, JEANNETON.

JEANNETON.

Madame, madame, v'là un monsieur qui demande à vous parler... c'est un homme de la campagne.

HAMELIN.

Un villageois?

MADAME HAMELIN.

Un paysan! serait-ce encore un membre de cette famille? Monsieur Hamelin, j'en ai assez entendu; je vous déclare que je me retire.

HAMELIN.

Ecoute donc, ma bonne! tu t'emportes, tu t'emportes! (*à Jeanneton.*) T'a-t-il dit son nom?

JEANNETON.

Il m'a dit Rouss... Roussin... Rousselet.

MADAME HAMELIN.

Le nom est harmonieux! voyons, est-ce Roussin ou Rousselet?

HAMELIN, *avec impatience.*

Cette petite est bête comme une oie.

JEANNETON.

Dame, monsieur... attendez... il m'a dit Jean-Jacques Rouss...

HAMELIN.

Jean-Jacques Rousseau!!! Ah! que je suis bête... ça ne peut pas être... il est décédé... il y a même quelque temps... Au fait je me rappelle qu'Adolphe m'a parlé d'un parent nommé Rousseau. (*à Jeanneton.*) Voyons, fais-le entrer; quand nous délibérerons jusqu'à demain...

MADAME HAMELIN.

Vous êtes un homme terrible, monsieur Hamelin!

JEANNETON.

Entrez! monsieur, entrez!

SCENE XIX.

LES MÊMES, ROUSSEAU, *une pipe à la bouche.*

ROUSSEAU.

Salut, tout le monde, la compagnie! C'est-il vous qu'est monsieur et madame Hamelin?

HAMELIN.

C'est nous-mêmes, mon cher.

MADAME HAMELIN.

Il ne manquait plus que celui-là... Dieu! quelle infection!

ROUSSEAU.

Pardon, excuse, monsieur et madame Hamelin! Si je venons comme ça; c'est au sujet d'un quelqu'un que vous connaissez... M. Adolphe Coquerel.

HAMELIN.

Vous êtes son parent?

ROUSSEAU.

Non, je suis son cousin, par les femmes, comme on dit, c'est le mauvais côté! (*il rit.*) Ma femme est une Coquerel, et j'vas vous dire, comme j'vous disais, je suis marchand de bestiaux à Saint-Leu-Taverny... Alors, parce que c'est demain jour du marché à Pontoise, comme mon cousin, parce que ma femme (qui est une Coquerel) m'a dit, dit-elle, faut aller voir le cousin, parce que c'est juste; quand on entre dans une famille comme monsieur et madame Hamelin, on a de la politesse; c'est pas des goujats.

HAMELIN.

Merci de l'opinion favorable...

ROUSSEAU.

Je le dis, moi... ça ne serait pas ça, que je vous le dirais

tout de même : quand on est parens, faut pas se gêner... Vous viendreriez cheu nous, une supposition, vous viendreriez cheu nous, n'est-ce pas? ah! mon dieu! c'est la bonne amitie, quoi! ma femme est une Coquerel, et tout est dit.

HAMELIN.

Sans doute, sans doute, je suis persuadé que nous serions très bien reçus chez vous.

MADAME HAMELIN, *bas à son mari.*

Ah! monsieur Hamelin, je ne puis supporter l'odeur infecte du tabac de cet homme.

(*Elle porte son mouchoir à sa bouche, et s'agite sur sa chaise.*)

ROUSSEAU, *à Hamelin.*

Quoi qu'all' a? quoi qu'all' a mame Hamelin? Est-ce que... alle tombe d'un mal?

HAMELIN, *avec hésitation.*

Non... c'est que... ce sont les nerfs qui la tourmentent.

ROUSSEAU.

Les *narfs* vous voulez dire? ah bien! faut lui frotter le dos avec une couenne de lard; vous prenez une bonne couenne de lard, et puis la tête de votre femme de l'autre, et puis vous frottez... farme, farme, du depuis le chignon du cou tout le long de l'échine du dos. Ah! ça la cuira, all' criera, all' jurera comme un charretier, alle pourra peut-être bien loucher, y en a qui louchent... Vous n'y faites pas attention, vous frottez toujours... tant pus que c'est pour son bien-être... et v'là tout... c'est souverain pour les *narfs.*

MADAME HAMELIN, *à part.*

Quelle infamie de remède!

ROUSSEAU.

All' remue encore... all' a queuque chose.

HAMELIN, *à Rousseau.*

Franchement, je crois qu'elle va quitter la place, voyez-vous? elle n'a pas l'habitude de sentir l'odeur...

ROUSSEAU.

Ma cousine!... faut pas que je vous retienne : y a des gens qui n'aiment pas ça... mais tout de même ça corrige la mauvaise air. M. et mame Hamelin, puis que nous allons t'être parens, j'vous demanderai la permission de faire entrer ici quatre bœufs et quinze moutons... que je ramène à Saint-Leu-Taverny, mais après le mariage de mon cousin...

MADAME HAMELIN, *se levant tout à coup.*

Quatre bœufs et quinze moutons? mais où voulez-vous donc que nous les logions?

ROUSSEAU.

Dame... nous voirons ça, ma cousine... et puis sans façon je vous demanderai un verre de vin.

HAMELIN.

Pour ça, volontiers : (*à part.*) il faut à tout prix nous débarrasser de lui. (*Il sonne.*)

SCENE XX.

LES MÊMES, JEANNETON.

JEANNETON.

Monsieur a sonné ?

HAMELIN.

Apporte une bouteille de vin.

ROUSSEAU.

Je vous demanderai un morceau de pain et une bouchée de fromage avec...

MADAME HAMELIN.

Mais monsieur... (*à part.*) Il est sans façons.

ROUSSEAU, *s'accoudant sur la table.*

Monsieur et madame Hamelin, y a-t-il long-temps que vous habitez Armanonville.

HAMELIN.

Il y a quinze ans à peu près ; car lorsque je faisais le commerce de grains, j'habitais Paris.

ROUSSEAU.

Là où ?

HAMELIN.

Comment dites-vous !

ROUSSEAU.

Là où ?

HAMELIN.

Ah ! près de la Halle aux blés.

(*Jeanneton apporte une bouteille, deux verres, du pain et du fromage; tandis qu'elle les place sur la table, Rousseau la regarde d'un air satisfait.*)

ROUSSEAU, *à Hamelin.*

Vous avez une servante qui est diablement belle femme ! alle est belle femme ! (*Il lutine Jeanneton qui rit aux éclats ; madame Hamelin paraît scandalisée, Jeanneton sort.*) Ah ! vous

demeuriez du côté de la Halle aux blés?... Avez-vous connu la mère Michel?

HAMELIN.

Est-ce la mère Michel qui a perdu...? non, je me trompe, c'est Pichel qu'on la nomme.

ROUSSEAU.

La mère Michel qui fait frire de la friture.

HAMELIN.

Non! je ne connus jamais personne du nom de Michel.

ROUSSEAU.

Avez-vous connu le père Michel?

HAMELIN.

Pas davantage! puisque je vous dis que je ne connus personne de ce nom-là.

ROUSSEAU.

Qui tondait les chiens?

HAMELIN.

Combien de fois faut-il vous répéter...?

ROUSSEAU.

Vous n'avez pas connu son cousin?

HAMELIN.

Je vous dis que non.

ROUSSEAU.

C'est comme vous voudrez: (*se servant à boire.*) A votre santé, M. et madame Hamelin!... il est gentil tout de même votre petit vin, il se laisse boire. (*Il jette le reste de son verre de vin, et éclabousse Hamelin qui se retire.*) Est-ce que vous n'allez pas trinquer avec moi, mon cousin?

HAMELIN.

Merci! j'ai pris mon café au lait.

ROUSSEAU, *buvant.*

Ah! le café au lait, je dis à ça, c'est bon pour régaler les chats et les chiens; alors c'est la cousine qui me tiendra compagnie. (*Il remplit un verre de vin et l'offre à madame Hamelin.*)

HAMELIN, *à part.*

Il offre un petit verre de vin à ma femme!

MADAME HAMELIN, *se reculant.*

Ah! l'horreur! monsieur, je ne bois jamais entre mes repas.

ROUSSEAU, *se levant.*

Excusez... eh bien! si j'vous ai manquée, madame Hamelin, il faut que je vous demande la permission de vous embrasser.

MADAME HAMELIN, *jetant un cri, et passant de l'autre côté de la scène.*

Quelle horreur !...

HAMELIN.

Mais monsieur...

ROUSSEAU, *courant après madame Hamelin, tandis qu'Hamelin le retient par le pan de sa redingote.*

Si : je suis sûr que mame Hamelin m'en veut.

MADAME HAMELIN, *s'éloignant.*

Non, non ! je vous pardonne, mais retirez-vous.

ROUSSEAU, *voulant toujours l'embrasser.*

Mame Hamelin, c'est le cœur, c'est la bonne amitié.

MADAME HAMELIN.

Ah ! vous infectez !

ROUSSEAU.

Du tout ! je vous jure que non.

HAMELIN.

Elle veut dire que vous exhalez une odeur de tabac...

ROUSSEAU.

C'est le gouvernement.

HAMELIN.

Comment ? c'est le gouvernement !

ROUSSEAU.

C'est sa faute ! faut vous en prendre au gouvernement qui vend du tabac que les bestiaux ne voudraient pas le fumer...

HAMELIN.

Mon cher Rousseau ! pour l'amour de Dieu ! entrez dans ce cabinet, il y a déjà des gens de votre connaissance.

ROUSSEAU.

Monsieur et mame Hamelin, j'veux ben ; mais pour ce qui est de l'odeur, c'est le gouvernement, il est fautif.

HAMELIN.

Entrez, entrez là-dedans.

ROUSSEAU.

J'vas vous demander la permission de charger ma pipe. (*Il tire de sa poche un sac à tabac et charge sa pipe en chantant le couplet suivant à gorge déployée.*)

Pierrot ! tu ne veux pas m'aimer...

HAMELIN, *à part.*

Le voilà qui chante, à présent !

ROUSSEAU.

Et tu fuis dans la plaine.
Je ne peux pas m'accoutumer
A rester dans la peine.
Tout en pleurant je garde mes agneaux,
Pour toi, Pierrot, que j'endure de maux! (*bis.*)
Pour toi, Pierrot, que j'endure.

(*Il ouvre la porte du cabinet en la poussant du bout de son bâton et entre dans le cabinet.*)

SCENE XXI.

HAMELIN, MADAME HAMELIN.

MADAME HAMELIN.

Dieu merci, le voilà entré!... Monsieur Hamelin, ouvrez les fenêtres,... la porte,... tout... je suis prête à m'évanouir. J'ai vu bien des malotrus dans ma vie, mais je puis dire que celui-là!... Concevez-vous rien de plus insolent que sa proposition? un homme que nous n'avons jamais vu et qui vient de prime abord nous proposer de loger son troupeau.

HAMELIN.

La proposition est leste... cependant si j'avais eu de la place...

MADAME HAMELIN.

Vous l'auriez reçu? en vérité, monsieur Hamelin, je crois que vous retombez en enfance.

HAMELIN.

Ma chère amie, c'est une manière honnête de me dire que je suis...

MADAME HAMELIN.

Mais, dame! vous me dites que vous recevriez cet homme qui m'a presque asphyxiée avec sa fumée.

HAMELIN.

Mais, ma bonne amie, il vous a dit d'où cela provenait.

AIR: *Je loge au quatrième étage.*

Si de la pipe de notre hôte,
Votre nez se trouve affecté,
Il faut (car ce n'est pas sa faute)
Vous en prendre à l'autorité

Qui vend du tabac frelaté;
Que le gouvernement réponde
De ne plus faire ce mic-mac:
Il fait fumer assez de monde
Pour vendre au moins du bon tabac.

MADAME HAMELIN.

Quel homme, grand dieu!... Quand on pense que nous pouvions nous allier à une pareille famille... Oublier les convenances, au point d'oser me demander à m'embrasser...

HAMELIN.

Il a eu tort là-dessus... j'en conviens. (*à part.*) Quand on n'y est pas obligé...

MADAME HAMELIN.

Nous qui recevons tout ce qu'il y a de mieux à Ermenonville, et puis l'habitude que nous avons de vivre tranquilles. (*On entend un bruit de vitres cassées, de meubles brisés.*)

MADAME HAMELIN.

Miséricorde! ils brisent tous les meubles!...

HAMELIN.

J'y vais.

MADAME HAMELIN, *le retenant.*

Non, n'y allez pas.

HAMELIN.

Si, si.

SCENE XXII.

LES MÊMES, JEANNETON.

JEANNETON, *accourant.*

Madame, madame, voilà encore une personne de la famille.

MADAME HAMELIN.

Voyez donc dans le cabinet.

JEANNETON, *ouvrant la porte.*

Il n'y a personne que trois carreaux de cassés.

HAMELIN, *allant voir.*

C'est, ma foi, vrai, il n'y a personne. Où diable sont-ils passés?

MADAME HAMELIN, *regardant sur la cheminée.*

Grands dieux! Jeanneton, qui est-ce qui a donc cueilli mes fleurs?

JEANNETON.

C'est ce gros monsieur, qui voulait m'embrasser quand monsieur est entré.

MADAME HAMELIN.

AIR *de Préville et Taconnet.*

Ils ont vraiment de singuliers principes,
Ces chers parens.

HAMELIN.

Oui, chers, c'est bien le mot.

MADAME HAMELIN.

Oser cueillir mes roses, mes tulipes!

HAMELIN.

Boire mon vin!

JEANNETON.

Moi, me prendre d'assaut!

HAMELIN.

Et tout briser du bas jusques en haut!
De toutes parts on nous gruge, on nous pille;
Venir ainsi sans en être priés!

MADAME HAMELIN.

C'est une horreur, monsieur, vous le voyez;
Ils ne sont pas encor de la famille,
On les croirait déjà nos alliés.
Ici chacun et nous gruge et nous pille;
On les croirait, déjà nos alliés.

JEANNETON.

Madame, faut-il faire entrer la vieille dame qui est là-dedans?

HAMELIN.

Eh mon Dieu! oui, qu'elle entre et que ça finisse.

JEANNETON.

Madame, entrez... Tiens, la voilà déjà! elle était sur mes talons. *(Elle sort.)*

SCENE XXIII.

HAMELIN, MADAME HAMELIN, MADAME PITOU.

MADAME PITOU.

Votre servante, tout le monde; c'est moi qui viens ici

pour le mariage de mon petit Dodo Coquerel, qui est mon nourrisson... Monsieur et madame se portent bien? J'ai pris les petites voitures de la porte St-Denis, qui, par parenthèse, m'ont joliment secouée. Comme j'ai dit à mon Dodolphe, quand il est venu me faire part de son mariage, j'y ai dit: Coquerel, le mariage n'est pas une petite affaire; je l'ai t'été quatre fois mariée moi, telle que vous me voyez; j'ai fait trois mariages d'amour et un mariage de raison... Pardon, monsieur Hamelin, prenez-vous du tabac?

MADAME HAMELIN.

Quelle familiarité!

HAMELIN, *lui présentant sa tabatière.*

Oui, madame, prenez.

MADAME PITOU, *prenant.*

Merci! ça rafraîchit les idées... C'est une mauvaise habitude que j'ai depuis trente ans, avant d'épouser mon second mari, qui était facteur à la petite poste.

MADAME HAMELIN.

Miséricorde!

MADAME PITOU.

Je sortais d'avoir une inclination pour un facteur de la Halle aux Cuirs, qui s'est bien mal conduit z'à mon égard, et qui m'a causé bien des peines et bien des chagrins; que je peux le dire. Je vous parais peut-être légère? eh bien! je m'attache facilement.

MADAME HAMELIN, *à son mari.*

Quels propos!

MADAME PITOU.

J'avais eu une faiblesse, comme beaucoup de femmes peuvent en avoir; comme madame votre épouse a pu en avoir elle-même.

MADAME HAMELIN, *se fâchant.*

Madame, modérez vos expressions.

MADAME PITOU.

Madame, nul n'est exempté d'aimer sur la terre. C'est une tribut qu'il faut lui payer.

MADAME HAMELIN.

Encore une fois, madame, modérez-vous.

MADAME PITOU.

Quand nous nous connaîtrons mieux, je vous en dirai bien d'autres. Depuis vingt-six ans que je demeure rue Thibautodé... j'en ai vu assez; j'ai étudié les hommes; qui dit les hommes, dit les femmes, c'est le sexe, en général... Une petite prise, s'il vous plaît.

HAMELIN.

Encore ?

MADAME PITOU.

J'en prends comme un Suisse, quelquefois j'en suis z'honteuse... Il est bien bon! Ousque vous le prenez? à la Civette?

HAMELIN.

Oui, madame.

MADAME PITOU.

Moi je le prends à la Grosse Pipe. (*elle rit.*) Eh! eh!

MADAME HAMELIN, *à son mari.*

Mais d'où sortent tous ces gens-là?

MADAME PITOU.

Vous paraissez toutes les deux de bonnes gens... Je suis contente que mon Dodolphe entre dans une famille aussi respectable Aujourd'hui il y a tant de gens qui n'ont que le dehors!... Tenez, dans ma maison, il y a au premier un vieux monsieur et une vieille dame, qui sont à leur z'aise; c'est mes voisins, n'y a que le plomb qui nous sépare; eh bien! avant z'hier ils ont mangé du melon, du prix qu'ils étaient, et pas un brodé, un cantaloup, deux fois ma tête. Je ne leurs y interdis pas le melon, qu'ils en mangent! qu'ils en crèvent! mais croiriez-vous qu'ils ont evu l'infamie de jeter les écosses devant mon paillasson? Je ne suis qu'une femme; eh bien! je trouve que c'est une petitesse; pas vrai, mame..... (*Elle tape sur le coude de madame Hamelin.*)

MADAME HAMELIN, *se reculant.*

Mais, bonne femme...

MADAME PITOU.

Mes moyens me permettraient de manger du melon dans la nouveauté, (une supposition) que je n'irais pas jeter les écosses devant votre paillasson. Aussi je ne leur z'ai pas mâché; je leux ai dit : c'est d'l'aristocratie toute pure... Il n'y a que des Carlistes qui puissent faire des choses pareilles... Dans la maison, on dit tout haut que c'est des Carlistes.

HAMELIN.

Vous ne le dites pas, vous?

MADAME PITOU.

Non, je respecte les opinions.

MADAME HAMELIN, *à son mari.*

Monsieur Hamelin, congédiez cette femme.

MADAME PITOU.

Au reste, pourquoi respecterait-on les autres quand on ne

me *restepectepecte* pas moi-même? Parce qu'à la mort de mon mari, j'avais pris un pensionnaire, un ouvrier bijoutier qui mangeait chez moi, est-ce qu'on n'a pas evu la chose d'écrire à ma famille que j'avais t'un amant?

HAMELIN.

Si c'est vrai?

MADAME PITOU.

Oui, monsieur, on a évu cette infamie-là.

MADAME HAMELIN.

Madame, de pareils détails sont tout-à-fait déplacés ici... et....

MADAME PITOU, *pleurant.*

Non, je veux me justicier de ces horreurs-là; puisque mon Dodolphe va épouser votre fille et que nous sommes appelés à nous fréquenter, je tiens à ce que vous connussiez mes mœurs.

HAMELIN.

C'est bon.

MADAME PITOU.

Comme je vous le disais tout à l'heure, dans ma jeunesse j'ai pu commettre des écarts, de très grands écarts. Tenez, madame, vous allez voir comme j'ai été trompée.

MADAME HAMELIN.

Mais je ne veux rien savoir.

MADAME PITOU.

Si! si! si! Figurez-vous que j'avais seize ans, quand un jeune ébénisse...

MADAME HAMELIN.

Assez, madame, assez.

MADAME PITOU, *pleurant.*

Si, madame, faut que je vous conte tout.

MADAME HAMELIN.

M. Adolphe est au jardin, allez-y faire un tour, plus tard nous parlerons.

MADAME PITOU.

Je le veux bien; je suis ici pour plusieurs jours, je ne m'en irai qu'après la noce; je donnerai un coup de main à votre épouse, je l'aiderai à faire la cuisine, nous ferons notre petite pot-bouille, et je l'aiderai à essuyer la vaisselle.

MADAME HAMELIN.

Ah! l'horreur!

MADAME PITOU.

Au revoir, monsieur et madame! par où t'est-ce qu'on va z'au jardin?

MADAME HAMELIN, *la conduisant.*

Par là, au fond, à droite...

MADAME PITOU.

Merci. (*Elle sort et rentre tout de suite.*) Pardon, monsieur Hamelin... une prise, sans vous commander.

MADAME HAMELIN.

Donnez-lui la tabatière, et qu'elle s'en aille.

HAMELIN, *lui donnant la tabatière qu'elle emporte.*

Tenez, prenez. (*Elle sort.*)

SCENE XXIV.

HAMELIN, MADAME HAMELIN.

MADAME HAMELIN.

Monsieur Hamelin, nous ne pouvons pas nous allier à de pareilles gens; il faut absolument dire à monsieur Adolphe qu'il ne doit plus compter sur votre fille.

HAMELIN.

Encore faut-il prendre des précautions pour ne pas blesser l'amour-propre de ce malheureux jeune homme; ce n'est pas de sa faute s'il a de semblables parens.

MADAME HAMELIN.

Ce n'est pas la mienne non plus.

HAMELIN.

Paix! le voici.

SCENE XXV.

LES MÊMES, ADOLPHE.

ADOLPHE, *entrant.*

Eh bien! madame, je viens savoir votre réponse; vous avez vu toute ma famille?

MADAME HAMELIN, *froidement.*

Oui, monsieur.

HAMELIN.

Oui, monsieur, nous avons vu la collection complète.

ADOLPHE.

Ce sont de braves gens.

HAMELIN.

Je ne dis pas non.

ADOLPHE.

Sans appartenir à des parens bien distingués, je tiens un rang dans la société.

MADAME HAMELIN, *embarrassée.*

Monsieur... Certainement... Mais mon mari et moi, nous avons réfléchi, Eulalie est bien jeune encore, et nous craignons de nous en séparer.

HAMELIN.

J'ajouterai même, monsieur, que... nous craignons de nous en séparer.

ADOLPHE.

C'est assez, je comprends; je vois que mes parens n'ont pas été assez heureux pour vous plaire... et je vais me retirer.

SCENE XXVI.

LES MÊMES, JEANNETON, *une lettre à la main.*

JEANNETON.

Monsieur, voilà une lettre qu'un exprès vient d'apporter.

HAMELIN, *après avoir décacheté la lettre.*

C'est du père de monsieur Adolphe.

ADOLPHE.

De mon père?

HAMELIN, *lisant.*

« Monsieur, ma famille ne peut se rendre aujourd'hui à « Ermenonville, mon fils sera bien contrarié de ce retard; « mais demain son impatience sera satisfaite, et nous aurons « le plaisir d'embrasser votre charmante Eulalie que nous re- « gardons déjà comme notre enfant. »

MADAME HAMELIN

Quest-ce que cela signifie ?

HAMELIN.

On s'est indignement joué de moi... je suis furieux.

ADOLPHE.

M. Hamelin! me pardonnerez-vous? je suis complice d'une ruse bien coupable.

HAMELIN.

Monsieur!... c'est une horreur! Vous m'avez fait jouer le rôle d'un jocrisse, monsieur! (*Il va à la porte du cabinet.*) Sortez, messieurs, que je vous dise des injures.

SCENE XXVII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, *sortant du cabinet.*

Me voici de retour.

HAMELIN.

Vous ici, monsieur; ah! çà, les parens qui y étaient n'y sont plus? vous qui n'y étiez pas, vous y êtes? tout ce qui nous arrive aujourd'hui est inexplicable.

ALBERT.

Vous allez tout savoir : ce matin lorsque je me présentai chez vous, vous parûtes ne voir en moi qu'un plaisant de profession qui venait pour poser à votre table; d'un autre côté, Adolphe m'apprit que pour obéir aux vœux de sa famille, il sacrifiait ceux de son cœur... Il fallait vous déterminer à rompre de vous-même un mariage qui ne peut le rendre heureux... Vous vouliez que je vous fisse quelques charges; elles avaient désormais un but d'utilité, je lui improvisai une famille... épouvantable.

MADAME HAMELIN, *piquée.*

Comment, monsieur Adolphe, votre mariage avec ma fille causerait votre malheur?

ADOLPHE.

AIR *de la Vieille.*

Il est un objet que j'adore,
Riche de graces et d'attraits;
Hélas! je ne sais pas encore
Si je le reverrai jamais!
Vous dire son nom, je l'ignore,
Car je ne lui parlai jamais,
Non, je ne lui parlai jamais.
Loin d'en rougir, ici je le proclame,
Un doux penchant me subjugue et m'enflamme;
J'ai fait serment, dans le fond de mon ame,
Que je n'aurais jamais une autre femme...

SCENE XXVIII.

LES MÊMES, EULALIE, CHŒURS.

EULALIE, *finissant l'air.*

Eh bien! monsieur, j'arrive au bon moment :
N'oubliez pas votre serment.

ADOLPHE, *parlant.*

Eulalie!...

Ah! quel bonheur! ah! quel heureux moment!
Oui, je tiendrai mon doux serment.

HAMELIN.

Comment, ma fille, tu connaissais monsieur? monsieur te connaissait, et vous ne vous connaissiez pas? Je ne m'y reconnais plus. (*se tournant vers Albert.*) Et vous, monsieur, vous seriez?...

ALBERT. (*voix de Coquerel.*)

L'amant de la petite Brillant, c'est d'elle que me vient ce camée... (*voix de Prudhomme.*) Joseph Prudhomme, professeur d'écritures, élève de Brard et de Saint-Omer, expert assermenté près les cours et tribunaux.

MADAME HAMELIN.

Est-il possible?

HAMELIN.

Quoi, ce rustre... ?

ALBERT. (*voix de Rousseau.*)

Ah! mon dieu! oui! M. et madame Hamelin, c'était moi.

HAMELIN.

Et la vieille dame?

ALBERT, *lui rendant la tabatière et imitant la voix de madame Pitou.*

Voulez-vous prendre une prise, mon cousin? (*reprenant sa voix naturelle.*) Mais ma tâche est remplie... J'ai contribué, je crois, au bonheur d'Adolphe... Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous.

HAMELIN.

Prendre congé de nous? je m'y oppose formellement... Soyez notre convive; vous n'avez ici que des amis, soyez des nôtres! soyez toujours des nôtres.

ALBERT.

Je n'ose l espérer encore, monsieur Hamelin ; j'ai besoin, pour cela, de recueillir bien des suffrages!...

Au public.

AIR *du Château perdu.*

Messieurs, jadis, dans une autre carrière,
Votre indulgence a su me soutenir ;
J'invoque ici votre bonté première :
Que le passé protége l'avenir !
Songez, messieurs, sur ce point-là j'insiste,
Lorsque je brigue un suffrage nouveau,
Que devant vous c'est toujours un artiste,
Et qu'il n'a fait que changer de drapeau (*).

EN CHOEUR.

Oui, devant vous, c'est toujours un artiste ;
Il n'a, messieurs, que changé de drapeau.

FIN.

(*) Ce couplet final faisant allusion à la position particulière de l'auteur, MM. les artistes des départemens, pourront y substituer celui-ci :

Vous le voyez, on me prie avec grâce ;
Mais dans mon cœur je sens naître l'effroi.
A leur banquet dois je prendre ma place?
Et n'est-ce pas trop présumer de moi?
En vain pour moi leur indulgence est grande ;
En vain chacun voudrait me retenir...
C'est à vous seuls, messieurs, que je demande
S'il faut rester ou si je dois partir.

CHOEUR.

C'est à vous seuls, c'est à vous qu'il demande
S'il doit rester ou bien s'il doit partir.

COSTUMES

ET

CARACTÈRES DES TRAVESTISSEMENS.

ALBERT.

Jeune peintre. De l'aisance, maintien sérieux; habit bleu, boutons de métal, boutonné jusqu'en haut; pantalon de fantaisie; cravate noire, un lorgnon, une chaîne de montre, une petite canne à la main.

COQUEREL.

Vieux roué de bonne compagnie. Maigre et la voix cassée; l'air railleur et un peu suffisant, habitude du monde; habit marron à l'ancienne mode, à larges boutons d'acier à facettes; gilet blanc, culotte de soie noire, bas de soie gris, souliers à boucles, chemise à jabot, et par-dessus, large douillette de soie gorge-de-pigeon; perruque blonde frisée, petit col blanc, une canne de jonc avec tête d'ivoire.

PRUDHOMME.

Gros imbécille. L'embonpoint et l'aplomb de la sottise; le verbe haut, la tête levée; la voix d'une basse-taille. Habit et pantalons noirs, gilet blanc carré très court, bas de coton blancs, un col de chemise montant jusqu'en haut des oreilles et joignant presque sur le devant; grosse cravate blanche, chapeau gris forme ancienne; une chaîne de montre en or; perruque grise demi-chauve, favoris coupés près de l'œil; les manchettes et le parement retroussés.

ROUSSEAU.

Rustre dans toute la force du terme. De la franchise et de la gaîté ; voix enrouée; l'accent des paysans des environs de Paris. Redingote de toile grise, dont le dos et quelques autres parties sont d'une étoffe plus foncée ; pantalon de même étoffe, gilet à fleurs, cravate de couleur, ceinture de cuir, gros souliers, guêtres de cuir formant la botte-forte, un seul éperon à droite ; perruque rousse à grosse queue, poudrée, tombant très bas, un serre-tête de toile malpropre, gros favoris roux formant collier, grandes boucles d'oreille en anneaux; une chaîne de montre en argent, une pipe a la bouche, à la main un bâton de bouvier.

MADAME PITOU.

Vieille bavarde. L'air familier et la voix traînante et nazillarde des femmes du peuple. Déshabillé d'indienne ; tablier rouge à bavette; fichu à fleurs; bonnet serre-tête noué sous le cou.

PIÈCES NOUVELLES

Publiées par Barba.

LA FAMILLE IMPROVISÉE, scènes épisodiques, par M. Henry Monnier.
NORMA, tragédie, par M. Soumet.
FIFI LECOQ, ou une Visite domiciliaire.
L'INCENDIAIRE, ou la Cure et l'Archevêché, dr. en 3. act.
LE BOA, comédie-vaudeville en un acte.
LA LETTRE DE CACHET, ou les Abus de l'Ancien Régime, mélodrame en trois actes, par M. Pigault-Lebrun.
M. CAGNARD, ou les Conspirateurs, folie du jour.
LE CHARPENTIER, ou Vice et Pauvreté, vaudev. pop.
LE MARÉCHAL BRUNE, ou la Terreur de 1815.
MONSIEUR MAYEUX, ou le Bossu à la Mode.
MADAME LAVALETTE, drame historique en deux actes.
BONAPARTE A L'ÉCOLE DE BRIENNE, ou le Petit Caporal, souvenirs de 1783, en trois tableaux.
NAPOLÉON, pièce historique en trois parties, mêlée de chants, suivie d'un épilogue.
NAPOLÉON, ou Schœnbrunn et Ste-Hélène, dr. hist.
L'EMPEREUR, événemens historiques.
LE COCHER DE NAPOLÉON, vaudev.-anecd. en 1 act.
VOLTAIRE CHEZ LES CAPUCINS.
MONSIEUR DE LA JOBARDIÈRE, ou la Révol. impr.
27, 28 ET 29 JUILLET, tableau épisod. des trois journ.
LA FAMILLE DE L'APOTHICAIRE, ou la Petite Prude.
LES DRAGONS ET LES BÉNÉDICTINES, comédie en un acte, par M. Pigault-Lebrun, nouvelle édition.
LES DRAGONS EN CANTONNEMENT, ou la Suite des Bénédictines, comédie en un acte et en prose, par M. Pigault-Lebrun, nouvelle édition.
FAVRAS, épisode de 1789, en 3 actes, par MM. Merville et Sauvage.

L'AMPHIGOURI, salmis dramatique en quatre actions.
CAMILLE DESMOULINS, drame en 5 actes.
LA POUPÉE, comédie-vaudeville
LÉONTINE, drame de M. Ancelot.
LA MORTE, ou Départ et Retour, drame en quatre parties.
MONSIEUR CHAPOLARD, ou le Lovelace dans un grand embarras.
BATARDY, parodie d'Antony.
LA FÊTE DE MA FEMME, vaudeville en un acte.
LE TE DEUM ET LE TOCSIN, ou la route de Rouen.
L'IVROGNE, drame grivois, mêlé de couplets.
DOMINIQUE, ou la Brouette du Vinaigrier, drame de Mercier, remis en un acte avec des couplets.
UN DIVORCE, drame en un acte, mêlée de chants, de M. Ancelot.

1/7u

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2366
M42F3

Monnier, Henri Bonaventure
La famille improvisée